

Hollywood tétanisé par les scandales sexuels

Les accusations se multiplient et font chuter aussi l'acteur Kevin Spacey et l'humoriste Louis C.K.

LOS ANGELES - envoyée spéciale

Ne cherchez plus l'élégant divan en fibre de verre de l'artiste Erika Rothenberg qui trônait sur la terrasse du centre commercial Hollywood & Highland, à Los Angeles. C'était l'une des attractions d'Hollywood Boulevard, l'artère parcourue d'étoiles roses au nom des stars. La sculpture faisait partie d'une exposition appelée « La Route d'Hollywood », où les happy few de l'industrie du cinéma racontaient « comment ils étaient arrivés là ». En haut, depuis le divan, les touristes pouvaient prendre en photo le panneau Hollywood qui surplombe Los Angeles depuis 1923.

Disparu. Envolé. Le divan a fait les frais de l'onde de choc qui secoue Hollywood depuis la chute du producteur Harvey Weinstein. Il rappelait trop le *casting couch* (« promotion canapé ») des entretiens d'embauche, redouté par les jeunes actrices en quête de rôle, une institution du passé, croyait-on, subitement revenue d'actualité. Les propriétaires du centre commercial ont jugé le divan encombrant : « Dépourvu de sensibilité dans le contexte actuel. » Ils s'en sont débarrassés sans cérémonie le 14 octobre. « Le scandale Weinstein a converti une sculpture bénigne en un symbole radioactif », a déploré le critique d'art du *Los Angeles Times* Christopher Knight.

En même temps que le divan alégorique, Hollywood aurait bien fait disparaître les traces du scandale Weinstein. Mais voilà. « Les vanes sont ouvertes », exulte l'actrice Tarana Burke, auteure, il y a près de dix ans, du slogan qui a fait le tour du monde : « *Me too*. » La valse des prédateurs continue. Après le fondateur de Miramax, accusé maintenant par soixante-dix femmes de faits allant du viol aux propositions de « massage » ; après le metteur en scène Brett Ratner, mis en cause pour harcèlement par six victimes ; après l'acteur Kevin Spacey, accusé d'agression sexuelle par une douzaine d'hommes, et réduit à se faire soigner dans une clinique

de l'Arizona, c'est le comique Louis C.K., star du one-man-show, lauréat de deux Grammys, qui vient d'être happé dans la spirale de la honte publique.

Louis C.K., 50 ans, de son vrai nom Louis Szekely, a bâti son succès sur le comique de la provocation. Selon le *New York Times*, il moquait « l'hypocrisie des hommes » sur leur sexualité. Pour *l'Atlantic*, il parodiait « la masculinité moderne ». La réalité l'a rattrapé. Dans le *New York Times* du 9 novembre, cinq femmes ont témoigné de sa propension à exhiber son pénis en public. Exemple : en 2002, au Festival de comédie d'Aspen (Colorado). Il avait invité les comédiennes Dana Min Goodman et Julia Wolow dans sa chambre d'hôtel pour fêter leurs débuts. Elles n'avaient pas encore enlevé leur anorak qu'il s'était dévêtu, non sans demander la permission de se masturber devant elles. Une blague de plus, avaient-elles pensé, jusqu'à ce qu'il passe à l'acte...

Marche des « survivantes »

Le comédien, qui avait toujours balayé les « rumeurs » à son égard, a cette fois confirmé les accusations. « Ces histoires sont vraies, a-t-il avoué le 10 novembre. A l'époque, je me disais que ce que je faisais était OK parce que je ne montrais jamais ma queue à une

femme sans lui demander d'abord. Ce que j'ai appris plus tard, trop tard, est que quand vous avez le pouvoir sur une autre personne, lui demander de regarder votre queue n'est pas simplement une question. Pour elle, c'est une situation difficile. Le pouvoir que j'avais sur ces femmes, c'est qu'elles m'admiraient. J'en ai usé de manière irresponsable. »

L'acte de contrition de Louis C.K. n'a pas attendri toutes les femmes. Dimanche 12 novembre, plusieurs centaines d'entre elles manifestent au cœur d'Hollywood avec leurs pancartes : « Le viol n'est pas une blague », « Non veut dire non », « Le viol existait avant les minijupes », « Plus de secrets, plus de mensonges, plus de silence acheté par l'argent. » Devant le Dolby Theater, le haut lieu de la cérémonie des Oscars,

Tarana Burke se félicite que « *Me too* » ne soit « pas seulement un mot dièse ». Frances Fisher, membre du bureau de la Screen Actors Guild Awards, renchérit. « C'est un moment incroyable dans l'his-

« Je me disais que ce que je faisais était OK parce que je ne montrais jamais ma queue à une femme sans lui demander d'abord »

LOUIS C.K.

humoriste mis en cause

toire de quelque chose qui est endémique dans la société depuis l'âge des cavernes », proclame l'actrice. « Personne ne devrait avoir à endurer une réunion avec un type en peignoir de bain », lance Lauren Sivan, la présentatrice télé qui a accusé Harvey Weinstein de l'avoir contrainte à le regarder se masturber (lui aussi) au sous-sol d'un restaurant new-yorkais.

La marche est celle des « survivantes », un terme que les femmes de « *Me too* » revendiquent au même titre que les victimes d'attentats ou de catastrophes. Quelle que soit la gravité des faits, le besoin de parler est le même, après des années de silence. « C'est l'aboutissement d'un processus d'au moins cent ans », se réjouit Savannah Kennick, qui n'en a que 19, et vient de décrocher le premier rôle dans le court-métrage *Bloom* sur l'univers des mannequins. « Si on ne dit rien, on en porte le poids toute sa vie. Et ça affecte toutes les relations qu'on peut avoir », explique la productrice et costumière Tuesday Cooper, qui vient de finir un film, *Young and Naive*, basé sur son histoire d'enfant molestée par son beau-père. Pour elle, l'affaire Weinstein a ouvert la boîte de Pandore. « Cela a créé un dialogue

entre les survivantes. Dans les compagnies, dans les ateliers, on

ne parle que de ça. »

Les manifestantes ne sont que quelques centaines dans la rue, mais Hollywood n'est pas rassuré. L'industrie a peur de cette armée féministe qui fait tomber les vedettes à coups de Tweet. Et dénonce, non pas le comportement de prédateur de l'un ou l'autre des « porcs », mais un système de pouvoir et de privilèges. « C'est une épidémie. Ça ne s'arrêtera pas tant qu'hommes et femmes ne seront pas vraiment égaux », estime Elena Christopoulos, une conseillère municipale de Santa Monica. « Nous avons laissé aux hommes beaucoup trop de pouvoir, affirme Tess Rafferty, de l'association Take Back the Workplace (« reprenons les bureaux »). Mais nous ne sommes plus celles qui ont à craindre pour leur job. C'est vous. »

Jamais studios et télés n'ont coupé les ponts aussi vite avec les vedettes mises en cause. En dix jours, Kevin Spacey a été dépouillé de tous ses rôles, rayé de la série *House of Cards* par Netflix, et il ne figurera même plus dans le film de Ridley Scott *All the Money in the World*, l'histoire du milliardaire John Paul Getty, qui était presque fini et devait être à l'affiche le 22 décembre. Le réalisateur a décidé de retourner toutes les scènes avec l'acteur Christopher Plummer, une disgrâce sans précédent pour un lauréat des Oscars.

Warner Bros a coupé les ponts avec Brett Ratner. HBO a purgé son offre de télévision à la demande de toutes les sitcoms de Louis C.K. Même FX, dont le comique était l'un des créateurs phares – avec le show *Louie* lancé en 2010 –, a mis fin à toute collaboration. Face à la déferlante, Hollywood est tétanisé. « L'ambiance, c'est "à qui le tour ?" », résume le guide Gregg Donovan, qui arpente depuis trente ans Hollywood Boulevard. Les acteurs sont paranos. Ils ne veulent même plus faire de photos avec les touristes. Dans les studios, les consignes sont formelles. Plus de divans, plus de suites d'hôtel et plus de conversations sans chaperon. ■

CORINE LESNES